

Bibliographie

F. BLANCHÉ. — Ruines berbères des environs d'Aïn-el-Turk. In Bull. Soc. Géogr. Archéol. Oran, juin 1913, pp. 223-230 et 4 fig.

Malgré les nombreuses recherches effectuées aux environs d'Oran, les ruines berbères d'Aïn-el-Turk n'avaient pas encore été signalées. Nous devons à l'instituteur de cette agréable station balnéaire une description détaillée de ces ruines que nous allons résumer brièvement pour les lecteurs de la *Revue Africaine*.

Ces ruines se trouvent sur des hauteurs dominant la plaine et à proximité d'un point d'eau. Ce qui les caractérise particulièrement, c'est le mur formé de deux rangées parallèles de grandes dalles placées verticalement et espacées de 0^m60 à 0^m80. L'intervalle et la partie supérieure du mur était formée par des pierres plus petites de manière à constituer un mur plein.

A Aïn-el-Turk on observe : « d'abord un long mur principal qui s'étend sur toute la longueur du village. De ce mur partent des murs semblables formant soit une enceinte d'une surface très étendue, tantôt se réduisant aux dimensions d'une chambre. Dans ces enceintes, où l'on ne pénétrait que par une seule ouverture, les Berbères y logeaient la famille, parquaient le bétail et conservaient le grain dans les silos » (p. 223).

Les ruines les plus importantes sont celles de la Daya, de la ferme Anselmo, de Bouisseville, de la Douane et de Saint-Roch. Les autres sont insignifiantes. La plupart de ces ruines ont été exploitées comme pierre à bâtir et pierre à chaux, ce qui explique leur mauvais état actuel.

Dans ces ruines, M. Blanché a recueilli des meules brisées et des débris de poteries.

Dans l'enceinte berbère de la Douane, M. Saint-Cyr a trouvé deux vases de belle facture qui sont figurés. Dans l'un de ces vases il y avait les débris d'un œuf d'autruche que l'auteur de la notice a pris pour une boîte crânienne humaine, des bracelets en cuivre et un en fer à cheval.

J'ai visité ces ruines en compagnie de MM. Blanché et Vassas, maire d'Aïn-el-Turk, et peux ajouter les observations suivantes : Les ruines berbères d'Aïn-el-Turk, s'étendent sur tous les mamelons dans la plaine au pied du Mudjadjou jusqu'à la mer.

Elles sont plus denses autour de la Daya qui formait certainement un lac permanent à cette époque.

On remarque de grands alignements du mur berbère sur lesquels s'insèrent, perpendiculairement, d'autres murs.

Il semble qu'il y ait eu des enclos carrés et dans chaque enclos une seule maison également carrée de 2 à 3 mètres de côté avec une seule porte.

Les silos abondent : dans la seule agglomération de la montagne Pochet, M. Blanché en a relevé plus de 60.

Les sépultures sont des tumulus à gradins.

Comme mobilier, j'ai observé des meules en calcaire coquillier et en poudingue, des poteries grossières et quelques tessons incontestablement romains provenant des relations des autochtones avec le poste romain des Andalouses (*Castra puerorum*).

Sur le littoral, des poteries ont été exhumées avec des anneaux en cuivre très simples : ce sont des torsades de gros fil de laiton sans aucune décoration. Dans un vase, M. Blanché a trouvé un œuf d'autruche brisé, non décoré, dont le bord supérieur est découpé par des incisions triangulaires. Ces poteries sont absolument semblables à celles

des dolmens de la région de Constantine. J'ai donné une figuration du mur berbère dans mes *Instructions sur les recherches préhistoriques*, p. 30.

Dans l'ouvrage que nous allons analyser plus bas, MM. Bertholon et Chantre consacrent une page à ce mur et ne paraissent pas tenir beaucoup au qualificatif de « berbère » sous lequel l'ont décrit De la Blanchère et Hamy.

Bien que des murailles semblables aient été observées à Mycène, en Cappadoce, à Malte, aux Baléares et dans le sud de la France, nous croyons cependant que ce nom peut subsister sans crainte de confusion puisque c'est, en somme, en Berbérie qu'on l'observe le plus fréquemment et où il est encore en usage.

Il est facile de voir que la répartition du mur berbère correspond exactement à la distribution de la race méditerranéenne, et cette constatation nous permettra de nous éclairer davantage sur les origines du peuplement nord africain qui a succédé aux néolithiques troglodytes.

Paul PALLARY.

L. BERTHOLON et E. CHANTRE. — **Recherches anthropologiques dans la Berbérie orientale** : Tripolitaine, Tunisie, Algérie. Tome I. Anthropométrie, Craniométrie, Ethnographie. 1 volume de XIV-662 pages, 385 figures, plusieurs tableaux et 5 cartes en couleurs. — Tome II : album de 174 photos ethniques. — Lyon, A. Rey, imprimeur, 1913.

Cet ouvrage dont nous allons donner un compte rendu très sommaire est un véritable monument qui vient d'être élevé à l'Anthropologie de la Berbérie orientale : il est dû à la collaboration de deux spécialistes versés depuis long-

temps dans cette branche et dont la compétence ne saurait être contestée.

Ces deux volumes représentent un labeur considérable ; c'est la mise en œuvre non seulement des observations personnelles des auteurs mais encore l'analyse de toutes les publications antérieures sur ce sujet. Le plan sur lequel il est dressé ne laisse rien dans l'oubli. Le texte est écrit dans un style très simple et d'une lecture agréable qui nous permet de le recommander aux studieux qui trouveront condensées dans cette belle publication, belle à la fois par la forme et le fond, tout ce qui se rapporte à l'anthropologie (comprise dans le sens le plus large), de l'Afrique du Nord.

Ces deux tomes forment la première partie du travail que les deux savants anthropologistes se proposent de consacrer à l'étude des races nord africaines. Deux autres volumes concernant le Moghreb Occidental (Oranie et Maroc) sont en préparation.

Après un avant-propos dans lequel les auteurs résument les recherches de leurs prédécesseurs et où ils rendent justice à leurs collaborateurs, MM. B. et C. étudient l'anthropométrie des hommes, puis celle des femmes dans tous leurs détails. De très belles photos répandues à profusion illustrent le texte. Cette partie n'est pas de notre compétence et nous n'essayerons pas de l'analyser. Nous nous bornerons à en mentionner les conclusions relatives aux principaux types humains de la Berbérie et à leurs affinités avec d'autres races. Ces types peuvent se ramener à trois souches ethniques principales.

Le type n° 1 est formé par une population de petite taille, dolichocéphale (c'est-à-dire au crâne allongé), au nez large, aux cheveux noirs, à la peau bistrée de coloration rouge brun. C'est le type d'Ellez du Dr Collignon : il présente des affinités avec la race Méditerranéenne qui

a peuplé les îles de la Méditerranée, l'Espagne et une partie du Sud de la France.

Le type n° 2 est constitué par des sujets également de petite taille, à tête ronde (brachycéphale), à nez large. Sa chevelure est brune, ses yeux foncés ; la peau est jaunâtre. C'est le type de Djerba, du D^r Collignon. Il a des affinités avec les types d'Asie Mineure et d'Europe.

Le type n° 3 est dolichocéphale, au nez allongé et peu large. A l'état de pureté ce type est blond, aux yeux bleus, à la peau blanche et rose mais il a été altéré (comme aussi les précédents) par de nombreux croisements. Il en est résulté des sous-variétés : l'une brachycéphale, l'autre à nez large et à peau foncée.

Le type n° 3 a de grandes affinités avec la race nordique de l'Europe. La comparaison des séries des berbères blonds de l'Aurès et de la Kabylie avec les Français blonds, les Anglais et les Scandinaves est très suggestive à cet égard.

La deuxième partie est consacrée à l'anthropométrie des femmes. Quand on songe aux difficultés de l'étude de ce sexe en pays musulman on appréciera davantage les résultats obtenus par Madame Chantre et aussi par Madame Chellier.

Nous résumons les conclusions de ce chapitre :

La taille de la femme de la Berbérie orientale est à peu près uniforme : elle ne varie guère qu'entre les deux moyennes extrêmes de 153 et 157 centimètres. Les cheveux sont plus uniformément foncés que chez l'homme. Les yeux clairs sont aussi moins fréquents que chez l'homme et se trouvent surtout en Kabylie, dans la province de Constantine et la frontière tunisienne. Partout ailleurs les yeux foncés forment la masse :

« La femme, dans la portion orientale de la Berbérie, est de petite taille. Sa tête est modérément allongée. Son

nez n'est pas très large. Il est le plus souvent droit. La face est plutôt courte et large. Les yeux, les cheveux, les téguments ne sont qu'exceptionnellement de couleur claire. La teinte foncée est prédominante.

« On pourrait ajouter qu'elles ont en général le bassin bien développé, la colonne vertébrale très cambrée. Cette particularité leur donne un port majestueux. Les seins sont piriformes. Ils prennent parfois par l'allaitement des dimensions considérables. Certaines mères peuvent, par dessus leur épaule, passer le sein au nourrisson qu'elles portent sur leur dos. » (p. 232).

La troisième partie est consacrée à la craniologie qui vient ainsi compléter heureusement les résultats fournis par l'anthropométrie. Mais malheureusement les crânes anciens sont rares dans les collections.

Les crânes des gisements préhistoriques du Redeyef et de Tébessa indiquent une population de taille petite et à caractères négroïdes.

Dans les dépôts néolithiques du nord de l'Afrique, on peut distinguer deux types humains : un type mésaticéphale négroïde, l'autre dolichocéphale, de petite taille et à nez large.

Les sépultures mégalithiques ont livré quelques squelettes dont l'étude a permis de déduire que ces deux races subsistent encore et qu'en plus apparaît une race grande, dolichocéphale, à face longue, à nez mince. Ces trois éléments se mêlent sur certains points (Guyotville, Roknia) à une quatrième très particulièrement et encore rare, à une race brachycéphale.

L'examen de 117 crânes provenant de Carthage a permis de conclure que la population de cette ville comprenait un élément dolichocéphale et un élément à nez plus large à face courte. La taille des hommes varie de 159 à 179 et celle des femmes de 145 à 168 cts. La taille moyenne des

Carthaginois était donc de 167,8 et celle des Carthagoises de 155,5.

« L'impression fournie par l'étude des crânes de Carthage est que les divers types de populations immigrées, d'après l'histoire, dans cette ville cosmopolite ont été absorbés par une race plus nombreuse. Cette absorption imprime un cachet d'homogénéité remarquable aux séries de crânes de Carthaginois. » (p. 273).

Les crânes de ces divers types : punique ainsi que ceux de type grec, pentagonal, à affinités négroïdes sont passés en revue et prouvent qu'il y avait à Carthage plusieurs éléments ethniques.

L'étude des crânes des sépultures romaines a permis aux auteurs de reconnaître que les mêmes éléments ethniques ont persisté et que la répartition géographique des types était celle que l'on retrouve à l'époque moderne : « Les différentes races africaines occupaient donc les mêmes positions à l'époque romaine que celles où nous les retrouvons aujourd'hui. » (p. 396).

Toutes ces données ont permis aux auteurs d'isoler en Tunisie quatre types fondamentaux : 1° le type négroïde, le plus ancien, que l'on retrouve, de nos jours, dans quelques régions accidentées du Nord, comme la Kroumirie, et dans les oasis du Sud ;

2° le type dolichocéphale mésorhinien : il apparaît, avec le précédent, dans les cavernes de la pierre polie. C'est aussi une race de petite taille mais son crâne est très allongé. La peau de ces sujets est bistre, leur œil est foncé ;

3° le type dolichocéphale leptorhinien qui apparaît avec les monuments mégalithiques de la catégorie des dolmens. Il est de très haute taille. Son crâne est moins allongé que celui du type n° 2. La peau est blanche, les yeux

clairs, souvent bleus, les cheveux et la barbe de couleur blonde ;

4° Enfin le 4° type est brachycéphale. Ce type s'est rencontré dans les dolmens de Roknia. On en a reconnu quelques sujets à Carthage. Il prédomine à Djerba, sur la côte orientale et en Kabylie. Les sujets non croisés sont de petite taille (pp. 327-328).

Après avoir déterminé les caractères des races qui peuplent la Berbérie orientale. MM. B. et C. ont cherché à préciser les affinités ethniques de ces types fondamentaux. C'est le sujet de la quatrième partie.

De ces types, la petite race négroïde rappelle par beaucoup de ses caractères, la race nubienne de la Haute Egypte : « Une poussée de ces Nubiens a pu provenir de l'Est à une période des plus reculées. Elle a peuplé la Berbérie. Peut-être la date de cette migration se trouverait-elle marquée par l'importation dans cette région de silex taillés avec la même délicatesse qu'en Egypte et selon les mêmes procédés. » (p. 332). Cette race constitue aujourd'hui le fond de la population de la plupart des oasis. Le nom d'Ethiopiens peut s'appliquer à cet élément ethnique. D'autres éléments noirs sont arrivés du Soudan.

Ses apports de la Méditerranée consistent principalement dans l'introduction du type dolichocéphale de petite taille. Ce type apparaît en Afrique, comme en France, à l'époque de la pierre polie. Son extension comprend non seulement la Berbérie mais la péninsule ibérique, les Baléares, la Corse, la Sardaigne et la Sicile. Ce type se relie également à celui des populations de la Méditerranée orientale par Malte et la Crète.

« Ainsi donc les peuples du monde Egéen appartenaient au même type humain que les néolithiques de France, des Ibères, les insulaires de la Méditerranée

occidentale et les Africains du nord. Les principaux caractères physiques étaient les mêmes. Ils font partie de la race méditerranéenne de Sergi. Nous avons indiqué leurs affinités avec les Méditerranéens modernes. Ces hardis navigateurs ont donc peuplé toutes les rives et les îles de la Méditerranée » (p. 339).

Du continent européen provient cette grande race leptorhinienne (à nez mince) du Nord de l'Afrique et, sans doute aussi, les races brachycéphales constatées dans le fonds du peuplement local : « Les brachycéphales africaines présentent plus d'affinités avec ceux de l'Europe qu'avec leurs similaires asiatiques » (p. 344).

Les apports du continent asiatique sont surtout sporadiques. On peut citer les phéniciens vrais de Carthage, les Arabes aujourd'hui fusionnés dans la grande masse berbère (encore les Arabes ne paraissent pas du tout former un élément ethnique en Arabie même) (p. 357) et des types « arménoïde » à nez saillant ou crochu et des Maltais, des Turcs et des Morisques d'Espagne.

La 5^e partie de l'ouvrage est consacrée aux caractères anthropologiques des populations de la Berbérie dans leurs rapports avec l'histoire.

Grâce à leurs connaissances des races locales les auteurs ne se sont pas laissé aller à des divagations qui ont fourni, à d'autres, la matière de plusieurs volumes !

Sans nous étendre sur ce sujet nous dirons simplement que, d'une façon générale, MM. B. et C., ont su rétablir les concordances des peuples décrits par Hérodote et plus tard par les géographes romains : « Ces populations différaient quelque peu les unes des autres. Les subdivisions de l'Afrique du Nord chez les Anciens n'étaient pas arbitraires. Elles répondaient à des groupements humains que l'on peut, grâce à nos recherches, essayer de différencier les uns des autres. » (p. 381).

Ces groupements sont ainsi résumés :

Zeugitans ou Zaouèces : type dolichocéphale de petite taille.

Byzantes ou peuple de la Byzancène : grands dolichocéphales croisés de brachycéphales.

Numides : grands dolichocéphales aux teintes claires.

Maurétaniens : grands dolichocéphales à nez large par croisement avec des négroïdes.

Gétules (*A.* blancs) : même type que les Maurétaniens, avec taille plus haute.

Ethiopiens (*B.* rouges) : petite race négroïde de l'époque néolithique. » (p. 383).

L'Ethnographie est étudiée dans la sixième partie de l'ouvrage. Tout un chapitre est consacré aux civilisations primitives. Les auteurs ont adopté les grandes divisions que j'ai établies pour les âges de la pierre.

Ils ont également constaté que les âges du bronze et du fer, tels qu'ils existent en Europe, manquent dans le Nord de l'Afrique : « Il semble que, de même qu'en Egypte et dans l'Asie antérieure, le génie égéen ait supplanté dans toute l'Afrique du Nord, envahie de bonne heure par les asiatiques, et sans transition, l'industrie lithique vraisemblablement autochtone. » (p. 400).

L'étude des civilisations modernes tient, comme on peut le penser, une large place dans ce volume et la lecture de ces pages est très attachante. Plusieurs chapitres sont consacrés à l'organisation politique et sociale des berbères, à leurs habitations, à leur mobilier, à leurs vêtements, à la coiffure, à leurs usages ethniques : tatouages, trépanation, circoncision, à leurs arts : musique et danse, au langage et à l'écriture, à l'agriculture, et à l'alimentation, aux industries et commerce et spécialement à la céramique qui est largement étudiée, au tissage,

aux rites anciens et modernes concernant la naissance, le mariage, la mort.

Les survivances religieuses préislamiques fournissent la matière d'un intéressant chapitre très documenté. Les auteurs traitent de la magie et des superstitions, des génies, du culte primitif et des symboles sacrés, des survivances cultuelles, des rites de désolation, des rites de jouissance, du culte de Tanit qui a laissé des traces si vivaces jusque dans le Sahara et le Soudan.

Un résumé, des conclusions et des cartes complètent ce magistral ouvrage dont la lecture s'impose à tous ceux — et ils sont nombreux — qui s'intéressent à la sociologie nord-africaine.

Nous ne ménagerons pas nos compliments aux auteurs et souhaitons que le volume annoncé sur le Magreb occidental vienne heureusement compléter ce travail d'ensemble dont la publication était si désirable.

Paul PALLARY.

E. GRIFFINI. — *L'arabo parlato della Libia*. Milan, Hoepli, 1913, LI-378 p. in-16 et une planche : 5 lire.

L'occupation de la Tripolitaine par les Italiens a produit, ce qui était naturel, un certain nombre de manuels pour l'étude de la langue vulgaire parlée dans ce pays. Au premier rang, il faut placer l'ouvrage de M. E. Griffini, qui comprend, outre une introduction et un essai de grammaire, un dictionnaire, une liste alphabétique des tribus de la Libye italienne, quelques pages sur le calendrier (il eût été bon de renvoyer aux concordances de Wüstenfeld et Mahler) et deux textes en langue vulgaire : lettre (avec fac-simile) et un dialogue entre deux bouffons, l'un tripolitain, l'autre tunisien.

Ce petit livre sera fort utile à ceux que leurs fonctions ou leurs entreprises mettront en contact avec les populations indigènes.

René BASSET.

C. A. NALLINO. — *L'arabo parlato in Egitto*. Milan, Hoepli, 1913, XXVI-531 p. in-16 : 7 lire 50.

Le mérite de M. Nallino comme arabisant est universellement reconnu. La présente publication est un nouveau titre à ceux qu'il possède déjà. L'ouvrage est arrivé promptement à sa seconde édition : c'est un signe que son utilité a été justement appréciée. Il est écrit, en effet, à un point de vue uniquement pratique. La préface où l'auteur expose son but (p. I-XXVI) est suivie d'un essai de grammaire comprenant les expressions et les formules de politesse (p. 1-120). Viennent ensuite les dialogues les mieux appropriés aux nécessités ordinaires et un vocabulaire divisé par ordre de matières : termes religieux, calendrier, fêtes principales, degrés de parenté, parties du corps humain, professions indigènes, grades militaires, parties de la maison et ustensiles n'ayant pas leurs correspondants en italien, vêtements, voitures, manger et boire, animaux, végétaux, noms géographiques, mots divers, monnaies, poids et mesures (p. 1-480). L'ouvrage se termine par un appendice sur l'emploi des caractères arabes pour écrire le dialecte égyptien et quelques textes en caractères arabes, transcription et traduction (p. 481-531) [la Bibliographie des B. Hilal et de l'anecdote de Si Djeh'a est insuffisante]. Cette seconde édition rendra, on peut en être certain, autant et même plus de services que la première.

René BASSET.

BEM ALI FEKAR. — **Leçons d'arabe dialectal marocain, algérien.** Lyon, Rey, XII-499 p. in-8°, autographiées.

Le titre de cet ouvrage est ambigu : il y a plusieurs variétés d'arabe algérien et d'arabe marocain. On s'aperçoit bientôt qu'il s'agit pour le premier du dialecte de Tlemcen, et pour le second de l'arabe de Tanger. Chaque leçon de grammaire est accompagnée d'un exercice (thème et version) sur le sujet de la leçon. La 2^e partie comprend des leçons de choses avec une série de planches représentant les objets indiqués dans chaque partie du vocabulaire (à l'article mosquée, on aurait pu mentionner les diverses attitudes de la prière musulmane). La Khotba burlesque sur les plaisirs de la table aurait dû être rapprochée de celles que M. Doutté a publiées dans le *Recueil des Mémoires des Professeurs de l'École des Lettres d'Alger en l'honneur du XIV^e Congrès des Orientalistes* (Alger, 1905, in-8°, p. 196-219 : *La Khotba burlesque de la fête des Tolba au Maroc*) d'autant que des phrases de la seconde de celles-ci se retrouvent textuellement dans celle de M. Ben Ali Fekar. Ce texte est suivi d'une série de proverbes, de morceaux empruntés à l'excellent ouvrage de M. W. Marçais, *Textes arabes en dialecte de Tanger* (Paris, 1911, in-8°), de trois pièces marocaines, d'une liste d'expressions d'origine turque employées à Tlemcen ; enfin, d'un extrait du *Récit en dialecte tlemcénien* publié par MM. Gaudefroy-Demombynes et 'Abd el-Aziz Zenagui (Paris, 1904, in-8°). On pourra tirer parti de cet ouvrage pour l'étude de l'arabe vulgaire en tenant compte de l'observation faite plus haut.

René BASSET.

S. GSELL. — **Histoire ancienne de l'Afrique du Nord**, t. I, *Les conditions du développement historique. — Les temps primitifs. — La colonisation phénicienne et l'empire de Carthage*, Paris, 1913, 544 p. — Préhistoire.

La *Revue Africaine* aurait souhaité consacrer tout de suite une étude complète à l'*Histoire ancienne de l'Afrique du Nord* de M. Gsell et dont la Société historique algérienne vient de recevoir le premier volume.

Cette œuvre puissante s'annonce comme la réalisation du plus grand effort historique tenté en ce qui concerne l'Afrique du Nord. Elle doit comprendre six volumes. La première partie, des origines au V^e siècle (550 p., 8°), indique hautement ce que sera la suite.

M. Stéphane Gsell est en matière africaine, l'historien le plus autorisé de notre temps. Son passage si marqué à la Faculté des lettres, ses études sur les Antiquités de l'Algérie, son remarquable livre : *Les Monuments antiques de l'Algérie*, sa Carte archéologique si complète avec les 51 feuilles de son *Atlas*, sont autant de travaux qui le désignaient comme particulièrement apte à entreprendre la nouvelle et magistrale étude dont il offre au monde savant une première tranche.

Notre pensée avait été de diviser l'examen de l'ouvrage en plusieurs parties pour les réunir en un ensemble que nous nous serions, le moment venu, efforcés de rendre digne du Maître dont nous voulions présenter l'œuvre à nos lecteurs.

Cette « présentation » nous semble avoir été réalisée par le travail que M. Carcopino, successeur de M. Gsell, vient de publier dans les *Annales Universitaires de l'Algérie*.

Ce n'en est pas moins pour nous un devoir agréable à tous les points de vue d'apprécier l'œuvre magistrale

de M. Gsell et, dès aujourd'hui, nous publions l'étude spéciale que nous remet notre collaborateur M. Pallary qui a bien voulu se charger des parties concernant la préhistoire africaine.

L. PAYSANT.

Le chapitre qui traite du climat de l'Afrique du Nord dans l'antiquité a été publié ici même et a fait déjà l'objet d'analyses critiques. Nous ne reviendrons pas sur ce sujet sinon pour confirmer quelques conclusions dont les géographes et archéologues ne paraissent pas avoir tenu compte dans leurs travaux.

C'est ainsi que M. Gsell établit qu'il n'y a aucune relation entre le changement du climat qui aurait pu se produire depuis l'époque romaine et la disparition de l'éléphant dans ce pays : cette remarque est très juste. Si les autruches ont disparu du Sahara septentrional c'est qu'elles ont été chassées d'une façon intense ; on peut en dire autant du cerf pour lequel il a fallu prendre administrativement des mesures de protection afin d'éviter son extinction totale. Dans l'Afrique centrale la destruction des grands pachydermes avait pris une telle extension que le Gouvernement anglais a dû intervenir et défendre la chasse de ces animaux qui auraient tôt fait de disparaître avec l'armement moderne. La disparition des espèces animales, depuis les temps historiques, est donc moins le fait du climat que celui de l'homme.

Il est certain que depuis le paléolithique le climat du Nord de l'Afrique a été de plus en plus sec. Mais cette modification a été graduelle et, par suite, très lente, de sorte que les effets en sont presque insensibles durant la période historique : il est vrai que des sources ont tari, que des puits se sont asséchés et que des citernes ne

recueillent plus d'eau. Mais si le déboisement peut, dans une certaine mesure, être rendu responsable de cet état de choses, la plus grande part en revient certainement à l'homme. Les terres ameublées par les labours retiennent les pluies, tandis qu'elles glissent, sans s'infiltrer, sur les terres en friche. C'est ainsi qu'en Tunisie, le D^r Carton cite des puits anciens asséchés qui ont fourni de nouveau de l'eau dans des exploitations agricoles modernes et quant aux citernes c'est à l'incurie des habitants actuels qu'il faut attribuer leur inutilisation.

Le chapitre IV est consacré à la faune et à la flore. M. Gsell étudie d'abord la faune pleistocène et il a fort bien condensé nos connaissances sur ce sujet si spécial. Puis il examine en détail les conditions d'existence de chaque espèce en particulier et précise quelques synonymies des auteurs romains : C'est ainsi que le lynx des anciens est le caracal, tandis que le loup est notre chacal. Toutefois, M. Gsell paraît douter de l'existence de l'*Oryx leucoryx* dans le Nord-Ouest de l'Afrique : or cette espèce vit dans le Nord du Sahara sans doute possible quoique Trouessart n'en fasse pas mention dans son travail sur les Mammifères du Nord-Ouest de l'Afrique.

Je pense aussi qu'il faut reconnaître dans le Catoblepon des anciens le gnou des zoologistes modernes et quant aux béliers sauvages, j'opinerais pour des mouflons de petite taille dont j'ai vu des individus dans l'Atlas et qui s'accouplent avec la chèvre indigène donnant ainsi des métis très curieux.

Les documents anciens concernant la flore sont peu nombreux. Il est étrange qu'aucun d'eux ne fasse mention des forêts d'arganiers qui couvrent le Sud du Maroc.

M. Gsell prouve que l'affirmation de Salluste fut trop absolue et qu'elle ne se rapportait qu'à la province de Byzacène. Quant aux autres régions, elles étaient plus

boisées et il y existait de véritables forêts. C'est même l'exploitation abusive de ces forêts qui a été cause en grande partie du déboisement dont a tant souffert le Nord de l'Afrique.

Le livre II est consacré aux temps primitifs et le chapitre I^{er} traite de la civilisation de la pierre.

Je suis très honoré de voir ma classification adoptée par M. Gsell et par là suis assez mal qualifié pour analyser un travail qui est la confirmation de mes vues sur la préhistoire nord africaine. C'est d'ailleurs la Société historique algérienne qui a publié les *Instructions* dans lesquelles j'expose cette classification, ce qui me dispensera, en grande partie, d'insister sur ce qui me concerne.

Quoique les gisements d'outils chelléens et achenléens soient nombreux « nous connaissons trop mal cette période de la préhistoire africaine pour pouvoir dire quelles étaient les régions les plus peuplées, et nous ignorons l'importance des groupes d'individus associés dans une vie commune. . » (p. 182). A la région de Gafsa citée par l'auteur, il faut ajouter Redeyef et Oum el Ksob en Tunisie, Aïn el Hadjar en Oranie et Rabat au Maroc : ce sont de véritables campements.

Les formes moustériennes se sont maintenues très longtemps dans l'Afrique du Nord et elles se rencontrent pêle-mêle avec des produits d'une industrie plus récente (p. 183).

C'est à partir du Moustérien que les Africains commencèrent à séjourner dans les cavernes ou des abris sous roche, coutume qui s'est perpétuée, en certains points du Nord de l'Afrique.

Ainsi que je l'ai fait remarquer, l'industrie lithique n'a pas évolué de la même façon dans l'Est et l'Ouest de la Berbérie.

L'industrie, cantonnée dans l'Est, qui a reçu les noms de Capsienne et de Gétulienne, « présente des ressemblances, qui ne doivent pas être fortuites, avec l'aurignacien d'Europe ». J'ajoute que l'abbé Breuil identifie même les deux industries (1). Mais le difficile est d'expliquer comment cette industrie s'est propagée. M. Breuil est d'avis que l'aurignacien aurait eu son centre de création en Tunisie : je pense que l'hypothèse contraire expliquerait mieux les faits actuellement connus puisqu'il n'existe pas de gisements gétuliens dans le Nord de la Tunisie et de l'Italie.

Dans l'Ouest, cette civilisation est remplacée par celle que j'ai appelée Ibéromaurusienne et qui est très différente, morphologiquement parlant.

La période néolithique des cavernes commence à être bien connue à la suite des recherches effectuées un peu partout. On peut suivre l'évolution de ce néolithique qui se relie nettement aux phases précédentes et qui arrive jusqu'aux temps historiques.

L'industrie bien décrite par l'auteur est spécialisée par son outillage très varié qui comprend des flèches pédonculées apparentes aux types sahariens sans qu'il soit possible encore de dire si ces types sont venus du Sud ou ont été importés d'Égypte ou de la Phénicie. La trouvaille d'obsédiennes me fait incliner pour la seconde hypothèse.

L'industrie que j'ai qualifiée de néolithique berbère ressemble beaucoup aux types moustériens ; mais il est incontestable qu'il s'agit d'une technique décadente : elle est associée à des haches polies en forme de boudin et est largement représentée dans les stations en plein air et dans les ruines primitives.

(1) H. Breuil. *Les subdiv. du paléol. sup^r et leur signification* in C. R. Congr. Intern. d'Anthr. et Archéol. préhist., Genève, pp. 182-183.

Le néolithique saharien s'étend dans tout le Sahara : il ne dépasse pas, vers le Nord, Rededeyef, Touggourt, Messad, Aïn-Sefra. M. Gsell énumère les différents types de cette industrie et il y aura encore beaucoup à ajouter à cette énumération lorsque l'exploration du Sahara central sera plus avancée.

M. Gsell examine à la suite de ces chapitres les conditions du développement de la civilisation lithique qu'il attribue à la fois à des perfectionnements locaux et à des relations pacifiques ou belliqueuses. Il y a de nombreux exemples d'importations ce qui est la meilleure preuve de relations avec l'Égypte et l'Espagne.

Il est difficile de préciser à quelle époque se fit la connaissance des métaux et, par suite, l'abandon de l'outillage de pierre. « Nous n'avons pas de données suffisantes pour répondre à cette double question... ». M. Gsell énumère les rares trouvailles qui permettent de jeter quelque lumière sur ce point. Mais tout en émettant l'opinion que « le néolithique berbère a peut-être persisté dans certaines régions durant une partie des temps historiques » il ajoute toutefois qu'il ne pense pas qu'une véritable industrie néolithique se soit perpétuée dans le Nord de l'Afrique jusque sous l'Empire.

Par contre, dans le Sahara, l'usage de la pierre se maintint plus longtemps.

Le chapitre sur la civilisation de la pierre se termine par l'indication des survivances de cette industrie dans l'Afrique du Nord.

Traitée avec des vues larges et une érudition profonde, la partie qui concerne les temps primitifs a été condensée d'une façon parfaite par M. Gsell. Le sympathique historien nous a doté d'un ouvrage précieux qui sera certes le plus beau monument qui ait été élevé, jusqu'à ce jour,

à l'histoire ancienne du Nord-Ouest de l'Afrique : il facilitera largement la tâche des archéologues obligés de chercher dans des centaines de publications diverses les documents nécessaires à leurs études. A ce titre il mérite nos remerciements et notre reconnaissance.

PAUL PALLARY.

PAUL-THÉODORE VIBERT. — **Le Cinquantenaire des Girondins (1860-1910)**. Résumé des Conférences faites à l'occasion des Fêtes du cinquantenaire à la Mairie du XVII^e arrondissement à Paris, du 7 au 24 décembre 1910, sur la grande épopée nationale de Théodore Vibert. — Paris (Schleicher frères) 1913. 1 vol. in-8°, 13 planches hors texte et un portrait de Théodore Vibert.

Théodore Vibert, mort en 1885, est l'auteur, quelque peu oublié aujourd'hui d'une « épopée nationale » en 10.000 vers, intitulée les *Girondins*. Son fils a réuni en volume les discours prononcés à l'occasion du cinquantenaire de la publication du poème. Il y a joint les appréciations des journaux sur cet ouvrage et, aussi, quelques articles sur les Girondins et les événements auxquels ceux-ci ont été mêlés. Il est évidemment fort difficile de discuter un livre que l'auteur tient à présenter comme un hommage filial, et qui, par son caractère même d'apologie échappe à la critique. Bornons-nous à indiquer que le lecteur y glanera quelques détails inédits et curieux sur une des périodes les plus passionnantes de l'histoire révolutionnaire.

ABOÛ-ZAKARIYA YAH'IA IBN KHALDOÛN. — **Histoire des Beni 'Abd-el-Wâd, rois de Tlemcen**, texte arabe (2^e vol., 1^{er} fasc.) et trad. française (2^e vol., 2^e fasc.) par Alfred Bel, Alger, Fontana, 1911-1913.

Cette seconde partie de l'histoire des Beni Abd-el-Wâd est consacrée au règne d'Aboû Hammoû II, 760-776 H. (1358-1374 J.-C).

Né en Espagne en 723 (1323), ce prince fut interné avec son père à Nedroma. En juin 1352, les Mérinides ayant défait les Abdelwâdites dans la plaine d'Angâd, Aboû Hammoû se réfugia à Tunis. La mort du sultan du Maroc, Aboû 'Inân, lui facilita la conquête de sa capitale; et depuis ce jour, il ne cessa de guerroyer contre les Mérinides, contre les sultans de Bougie, contre les tribus berbères ou arabes; six fois chassé de Tlemcen, cinq fois il y rentra victorieux.

Yah'iâ Ibn Khaldouân, qui fut secrétaire de ce prince, nous donne sur cette période si confuse des renseignements circonstanciés qui complètent et quelquefois rectifient ceux fournis par son frère Abder-Rahmân Ibn Khaldouân dans son histoire des Berbères. L'œuvre de Yah'iâ offre peut-être autant d'intérêt pour le littérateur que pour l'historien, grâce aux nombreuses poésies qu'elle renferme, dont quelques-unes ont été composées par l'auteur, mais dont la plupart sont attribuées à Mohammed ben Yoûsof al-Qaisî al-Andalosî et au médecin Aboû Abdallah Mohammed ben Abî Djam'a at-Talâlîsî. D'autres enfin sont d'Aboû Hammoû, qui les récita lui-même dans les soirées données à l'occasion de l'anniversaire de la naissance du Prophète.

Dans des notes plutôt sobres mais suffisantes, M. Bel a essayé d'identifier les lieux, d'expliquer les allusions faites à l'histoire ou à la religion. Enfin trois index termi

ment l'ouvrage: noms de personnes et de tribus, — noms de lieux, de villes, de monuments. etc., — rimes des pièces de vers contenues dans les deux volumes du texte arabe.

Le texte arabe est généralement bien établi et la traduction est fidèle et souvent élégante. Toutefois, il s'y est glissé quelques petites fautes que je me permets de relever ici :

P. 134, l. 28. — El-Khot'ya, lisez al-H'otay'a, surnom du poète Djarwal ben Aous dont le *dîwân* a été publié par Goldziher dans la ZDMG, Leipzig 1893 ;

P. 134, note 2. — El-Khat'fî, lisez al-Khat'afâ, sobriquet du grand-père du poète Djarîr, Cf. Ibn Khallikan, *Wafayât, Lisân al-'Arab*, s. v., Ibn Qoteiba, *Liber poesis et poetarum*, p. 283 ;

P. 195, l. 15. — Mokhla' el-Bassît', lisez Mokhalla' conformément à la vocalisation donnée par le *Lisân* ;

P. 277, l. 16 et note. — Lisez So'dâ ; le nom de l'amie de Ka'b ben Zohair est So'âd.

P. 320, note 1. — Lisez al-Monâwî, d'après Soyûtî, *Lobb el lobâb* ;

P. 331, note 2. — Lisez al-H'ifnî, conformément à la prononciation des gens du pays ;

P. 352, l. 28 et note 2. — Djâlînoûs est le nom arabe de Galien, Galenus, cf. *Kit. al-Fihrist*, 254-255 ; Ibn Abî Osaibi'a, *Kit. 'Oyûn al-Anbâ*, Caire 1299, 1, 71 ; Ibn Sa'îd, *Kit. Tabaqât al-Omam*, Beyrouth 1912, 28 ; al-Mas'ûdî, *Kit. al-Tanbîh*, Leide 1894, p. 131.

P. 353, note 1. — Lisez ach-Chiblî, d'après Ibn Khallikân, 1, 181 ; lisez également Dolaf, Cf. *Lisân*, s. v.

P. 376, note 1. — طبخانات, est un dérivé de طبخانات déjà donné par Kazimirski dans son dictionnaire.

Malgré ces petites erreurs de détail, je n'ai qu'à féliciter M. Bel d'avoir mené à bonne fin une œuvre aussi difficile et aussi considérable, destinée à jeter un peu de clarté sur une période des plus intéressantes de l'histoire de Tlemcen.

M. BENCHENEB.